

LE CHÂTIMENT
DE PROMÉTHÉE
ET AUTRES FARIBOLES

Karel Čapek

LE CHÂTIMENT
DE PROMÉTHÉE
ET AUTRES FARIBOLES

Traduit du tchèque par Maryse Poulette
Préface de Marcel Aymonin

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC



*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*

Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original:
Kniha apokryfů

© 1969 Éditions L'Âge d'Homme,
puis 2020 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-601-6

PRÉFACE

Derrière l'humour de ces apocryphes bibliques, mythologiques ou brochés sur l'histoire ancienne, l'auteur a voulu, d'évidence, fixer sa propre position à l'égard des affaires de la Cité dont l'inquiétude l'habitait dans l'instant. D'abord généraux, toujours inséparables du naturel humain, souvent souriants, les thèmes de ces textes acquièrent, au cours des années 1930, une gravité alourdie à mesure que s'épaississent les nuées annonciatrices de la première éclipse de la Tchécoslovaquie. Quelques mois après avoir écrit «La mort d'Archimède», Čapek n'est plus (25 décembre 1938) et, le 15 mars suivant, surgies dans la bourrasque de neige d'un matin livide d'apocalypse, les légions hitlériennes viendront hisser leur drapeau sur le château de Prague, jadis résidence des rois de Bohême, et, pendant vingt ans, siège des présidents Masaryk et Beneš. Si différents fussent-ils l'un de l'autre, ces deux hommes d'État de souche populaire qui, avant d'aborder la politique active, s'étaient imposés comme penseurs et comme universitaires, ont incarné pour l'écrivain tout à la fois la théorie et la praxis d'une philosophie humaniste et démocratique, à base d'esprit scientifique et donc résolument critique. Comment d'ailleurs aurait-il pu en être autrement? Fils d'un médecin de petite ville du nord-est du quadrilatère¹,

1. Le quadrilatère de Bohême est un axe formé par la plaine de l'Elbe et la vallée de la Vltava (*NdÉ*).

Karel Čapek, né le 9 janvier 1890 à Malé Svatoňovice, au pied des monts des Géants, s'était lui-même de bonne heure consacré à l'étude de la métaphysique et des problèmes moraux, donnant coup sur coup en 1917 deux volumes de méditations intitulés respectivement *Calvaire* et *Le Pragmatisme*, essentiellement sur l'indigence des êtres dans leur recherche de la vérité.

Le même sujet, au fond, se retrouve, traité avec une ironie douce-amère, parfois caustique, dans les écrits publiés en collaboration avec son frère, le vigoureux peintre Josef Čapek, mort en déportation dans un camp nazi: *Radieuses profondeurs*, 1916, *Le Jardin de Krakonos*, 1918, outre *La Vie des insectes*, 1921, et *Adam le Créateur*, 1927, qui sont deux pièces à thèse dont la première brosse une peinture assez effroyable de l'espèce humaine.

Le plus grand poète tchèque des temps modernes, Vítězslav Nezval, s'étonnait à bon droit de ce que Karel Čapek n'ait jamais signé un seul recueil de vers, bien qu'il eût composé et traduit – avec autant d'amour que de bonheur –, aux alentours de 1916, une remarquable anthologie, publiée en 1920, de *La Poésie française* de Baudelaire à Philippe Soupault en passant, entre autres, par Rimbaud, Saint-Pol-Roux, Apollinaire, Max Jacob, Supervielle, Cendrars et Reverdy.

Indépendamment de l'influence unanimement reconnue de cet ouvrage sur toute la poésie ultérieure dans les pays tchèques et même en Slovaquie, c'est surtout vers le théâtre comme du côté du roman que sa réflexion sur le cataclysme de 14-18 et l'effervescence sociale subséquente devait orienter Čapek. Des œuvres dramatiques, comme *Le Brigand* et *R.U.R.*, 1920, *L'Affaire Makropoulos*, dont Leoš Janáček fit bientôt un opéra de style insolite, ou romanesques, comme *La Fabrique d'absolu*, 1922, *Krakatit*, 1924, allaient valoir à l'écrivain une notoriété internationale, en particulier dans le monde anglo-saxon qu'impressionnait favorablement sa tentative de concilier en un paradoxal équilibre son refus du déferlement à l'américaine de la grande entreprise capitaliste et, d'autre part, son hostilité au mouvement révolutionnaire d'une extrême

gauche qu'il estimait menaçante pour l'ordre bourgeois de la jeune République tchécoslovaque. En une phrase comme en cent, notre auteur – de qui, pourtant, la culture égalait le talent, vaste et polymorphe – semble avoir longtemps proposé à ses compatriotes, en particulier dans ses nouvelles, *Contes pénibles*, 1921, *Contes d'une poche*, 1929, *Contes de l'autre poche*, de la même année, et ses innombrables feuilletons ou chroniques de l'excellent hebdomadaire *Lidové noviny*, une sorte d'éthique raisonnable du juste milieu que sa coloration individualiste sauvait seule du conformisme, un idéal de satisfactions moyennes idyllicquement construit sur la célébration du vivre quotidien d'un monsieur Tout-le-monde entouré des simples choses familières qui s'animent et vivent et chatoient, espiègles, tendres, comme chez Maeterlinck ou dans *L'Heure espagnole* de Ravel, en tout cas jamais disséquées à froid ainsi qu'on le verra plus tard sous les microscopes du Nouveau Roman.

Spectateur pensif et cordial commentateur de l'existence des hommes, qu'il ne se mêlât guère de juger, encore moins de vouloir réformer, Karel Čapek eût manqué à la tradition nationale s'il n'avait promené sa curiosité sympathique à travers maints pays étrangers. Il en a rapporté des carnets d'impressions savoureuses par lui-même agrémentés de croquis aussi déliés que spirituels: *Lettres d'Italie*, 1923, *Lettres d'Angleterre*, 1924, *Excursion en Espagne*, 1930, *Images de Hollande*, 1932, *Voyage dans le Nord*, 1936.

Publiée en moins de deux ans, 1933-1934, la trilogie romanesque *Hordubal*, *Le Météore* et *Une vie ordinaire* reflète sans doute encore la psychologie relativiste du Čapek des années 1920: chacun détient sa vérité personnelle, c'est avant tout lui-même que l'homme intègre à sa connaissance d'autrui, tout individu est finalement un conglomérat mental multiple et contradictoire. Mais là déjà perle une mélancolie, l'hésitant pressentiment d'une mutation à consentir: la phase euphorique de la démocratie de mois en mois s'éloigne, les tensions se dessinent, économique, sociale, politique, en Europe et dans le pays même. Dociles à cette courbe fatale,

les deux derniers romans vont en fait relever de l'« engagement » devenu alors inéluctable : dans sa forme utopique digne du meilleur Wells, *La Guerre des Salamandres*, 1936, dénoncera fortement la prétention fasciste à l'hégémonie, tandis que *La Première Équipe*, 1937 – unique volume de Čapek sur la condition ouvrière –, exaltera, sans emphase mais avec une émouvante sincérité, l'héroïsme collectif d'un poste de mineurs. Quant aux deux drames de 1937 et 1938, *La Maladie blanche* – nouveau réquisitoire indigné contre les dictateurs totalitaires – et surtout *L'Époque où nous vivons* – cri, appel pathétique à la défense de la patrie et de la liberté –, s'ils illustrent d'une lumière éclatante et tragique l'évolution des idées d'un maître de la prose tchèque, à tout le moins la merveilleuse aisance et la richesse inépuisable de leur langue démontrent-elles que s'exprimer en citoyen ne se fait pas nécessairement au détriment de l'art.

Tout a été dit et mille fois ressassé de tous les points de vue sur la faillite des démocraties occidentales consommée à Munich sur la chair de cette République tchécoslovaque dont l'erreur capitale avait été de croire au respect des traités, aux impératifs de la sécurité collective de l'Europe. Pour un Karel Čapek, disciple du président libérateur, ami de son successeur contraint à prendre le chemin de l'exil, le désastre national s'aggravait du krach insupportable des idées de toute sa vie d'homme. De surcroît, faisant litière de cette double détresse de l'intellectuel lucide et pacifique, les plus basses attaques de la presse de boulevard de l'extrême droite tchèque, impatiente de « collaboration », foisonnaient soudain avec les calomnies, les injures fangeuses, les lettres anonymes. Qu'il honore, au-delà de la littérature, la conscience de son peuple, celui qui, avant de s'éteindre, consigna dans ses papiers : « Malheureux, soit, mais petits, non ! »

MARCEL AYMONIN
Novembre 1968

LE CHÂTIMENT DE PROMÉTHÉE

Renâclant et gémissant à l'issue d'une procédure fort longue, le Sénat extraordinaire se rendit à la délibération, qui avait lieu à l'ombre d'un olivier sacré.

– Ah! Enfin, messieurs! bâilla Hypométhée, le président du Sénat. Qu'est-ce qu'on a pu traîner sur cette maudite affaire! Je ne pense pas qu'il me serait même nécessaire d'en présenter un résumé; mais c'est simplement pour éviter des objections de forme. Voici donc les faits: l'accusé Prométhée, citoyen de ces lieux, ayant été traduit devant le tribunal sous l'inculpation d'avoir inventé le feu et par là même, euh... troublé l'ordre établi, a avoué: premièrement, qu'il a effectivement inventé le feu; ensuite, qu'il est à même, à quelque moment qu'il le désire, de reproduire ledit feu grâce à un acte appelé « frottement »; troisièmement, que sur cette... je dirais cette découverte scandaleuse, il n'a nullement gardé le secret comme il l'aurait dû; qu'au lieu de l'avoir déclarée aux autorités légales, il l'a fait connaître librement, et, qui plus est, en a indiqué l'usage à des personnes non compétentes, comme il ressort des dépositions desdites personnes, que nous venons d'interroger. Je pense que cela suffit et que nous pourrions passer dès à présent à la proclamation de la culpabilité et de la sentence.

– Excusez-moi, monsieur le président, objecta l'assesseur Apométhée, mais je me risque à penser qu'eu égard à la gravité de ce tribunal extraordinaire, il serait peut-être tout

de même préférable de ne procéder à l'énoncé de la sentence qu'après examen approfondi, et, pour ainsi dire, après discussion de tous les aspects de l'affaire.

– Comme vous voulez, messieurs, admit le conciliant Hypométhée. La chose est claire, certes, mais si toutefois quelqu'un d'entre vous a une remarque à ajouter, soit.

– Je me permettrai de faire remarquer, s'écria le votant Améthée, et il toussa un bon coup pour s'éclaircir la voix, qu'à mon avis, messieurs, on devrait dans toute cette affaire insister surtout sur un côté : j'entends par là le côté religieux. Permettez-moi une question : qu'est-ce au juste que le feu ? Que signifie cette étincelle obtenue par frottement ? Comme l'a reconnu lui-même Prométhée, ce n'est rien d'autre qu'un éclair, et l'éclair, comme on le sait, est une manifestation de la puissance particulière de Zeus tonnant. Veuillez m'expliquer, messieurs, comment un simple Prométhée peut avoir accès au feu, attribut divin ? De quel droit s'en est-il emparé ? Où est-il allé seulement le chercher ? Prométhée veut nous faire accroire qu'il l'a tout simplement inventé : mais ce sont là des arguments qui ne tiennent pas debout. Si c'était aussi anodin que cela, pourquoi le feu n'aurait-il pu être inventé tout aussi bien par l'un d'entre nous ? Selon ma conviction, messieurs, Prométhée a ni plus ni moins subtilisé ce feu à nos puissances divines. Ses dénégations et ses dérobades ne sauraient nous abuser. Pour moi, je qualifierais son acte délictueux, d'une part comme un simple vol, d'autre part comme un crime de sacrilège et lèse-divinité. Si nous sommes ici, c'est justement afin de châtier de la façon la plus sévère cette hardiesse impie, et afin de veiller sur les biens sacrés de nos dieux nationaux. C'est tout ce que je voulais dire, conclut Améthée, et il se moucha énergiquement dans un coin de sa chlamyde.

– C'est parfait, acquiesça Hypométhée. Quelqu'un a-t-il encore une remarque à faire ?

– Je vous prie de m'excuser, fit Apométhée, mais je ne saurais me ranger aux conclusions de mon honoré collègue. J'ai observé comment ledit Prométhée a allumé ce feu ; et

je puis vous dire en toute franchise, tout à fait entre nous, qu'il n'y a là rien de bien extraordinaire. Découvrir le feu, c'était à la portée de n'importe quel paresseux, vagabond ou chevrier ; si l'idée ne nous en est pas venue, c'est tout simplement qu'un homme sérieux, cela va de soi, n'a ni le temps ni l'envie de s'amuser à frotter des pierres. Je peux affirmer à mon collègue Améthée que ce sont là forces naturelles tout ce qu'il y a de plus communes, qui ne sont guère dignes de l'intérêt d'un homme pensant, sans parler des dieux. À mon avis, le feu est un phénomène bien trop insignifiant pour toucher de quelque façon que ce soit aux choses qui nous sont sacrées. Mais l'affaire présente un autre aspect, sur lequel je me dois d'attirer l'attention de messieurs mes collègues. Il semble en effet que le feu soit un élément très dangereux, capable même de détruire. Vous avez pu entendre toute une série de témoins, qui ont déclaré qu'en expérimentant cette invention de Prométhée digne d'un garnement, ils avaient souffert de brûlures graves, voire même, dans certains cas, subi des dégâts matériels. Messieurs, si par la faute de ce Prométhée l'usage du feu, dont il n'est malheureusement plus possible de se garder, continue à se répandre, aucun d'entre nous n'est assuré de conserver sa vie, ni même ses biens. Et cela risque de signifier, messieurs, la fin de toute civilisation. Il suffit de la moindre imprudence – et quel obstacle mettra fin aux ravages de cet élément ? Pour avoir livré au monde une chose aussi pernicieuse, messieurs, Prométhée a commis une légèreté qui mérite d'être punie. Quant à moi, je formulerais sa faute comme : voies de fait personnelles et constituant une menace pour la sécurité publique. En raison de quoi je suis pour la peine de détention à perpétuité, avec coucher sur la dure et mise aux fers. J'ai fini, monsieur le président.

– Vous avez tout à fait raison, cher collègue, grommela Hypométhée. Je voudrais seulement ajouter ceci, messieurs : qu'avons-nous besoin du feu ? Est-ce que nos ancêtres, eux, connaissaient le feu ? Oser produire une chose pareille, c'est

tout bonnement manquer de respect envers l'héritage du passé; c'est une activité... tout ce qu'il y a de plus subversive. Jouer avec le feu, il ne nous manquait plus que ça! Imaginez, messieurs, où cela peut nous mener: les gens assis près du feu vont inutilement se ramollir, ils vont se prélasser dans la chaleur et le confort, au lieu de... eh bien, au lieu d'aller combattre et tout ce qui s'ensuit. Vous voyez d'ici le résultat? Relâchement, décadence des mœurs, et, euh... enfin, désordre et tout ce qui s'ensuit. Il est grand temps, messieurs, de réagir contre des phénomènes de corruption de ce genre. L'époque est grave, et... enfin bref. C'est tout ce que j'avais à vous faire remarquer.

– Très juste, s'écria Antiméthée. Nous sommes certes tous d'accord avec monsieur le président pour affirmer que le feu inventé par Prométhée peut avoir des effets imprévisibles, messieurs, nous ne saurions nous le cacher: c'est là une chose prodigieuse. Avoir le feu en sa possession: imaginez un peu les possibilités nouvelles qui peuvent s'offrir! Je prends des exemples au hasard: brûler les récoltes des ennemis, incendier leurs champs d'oliviers, etc. Grâce au feu, messieurs, nous a été donnée, à nous les humains, une nouvelle force et une nouvelle arme; grâce au feu, nous devenons presque les égaux des dieux.

Ayant murmuré ces derniers mots, Antiméthée explosa brutalement:

– J'accuse Prométhée d'avoir livré cet élément, ce feu surnaturel et invincible, à des bergers, à des esclaves, au premier passant venu; de ne l'avoir pas confié aux mains de personnes autorisées, qui eussent veillé sur lui comme sur le trésor public, qui lui eussent commandé. J'accuse Prométhée d'avoir de la sorte détourné frauduleusement la découverte du feu, qui aurait dû demeurer le secret des princes. J'accuse Prométhée, cria Antiméthée avec agitation, d'avoir appris à allumer ce feu même à des étrangers! De ne pas même l'avoir dissimulé à nos ennemis! Prométhée nous a volé le feu, par le fait même qu'il l'a donné à tous! J'accuse

Prométhée de haute trahison ! Je l'accuse de manœuvres contre la Cité !

Les cris d'Antiméthée se perdirent dans une violente quinte de toux.

– Je propose la peine de mort, articula-t-il enfin avec peine.

– C'est bien, messieurs, prononça Hypométhée. Quelqu'un demande-t-il encore la parole ? Résumons donc : selon l'opinion émise par le tribunal, l'accusé Prométhée est reconnu coupable, d'une part du crime de sacrilège et lèse-divinité, d'autre part de voies de fait entraînant des blessures graves, ainsi que d'actes préjudiciables au bien d'autrui et mettant en danger la sécurité publique, et finalement du crime de haute trahison. Ces messieurs proposent de lui infliger, soit la peine de détention à vie, aggravée des chaînes et du coucher sur la dure, soit la peine de mort. Euh...

– Ou bien les deux, émit sentencieusement Améthée. Afin de satisfaire aux deux propositions.

– Comment cela, les deux à la fois ? demanda le président.

– Justement, j'y réfléchis, bougonna Améthée. On pourrait par exemple... condamner Prométhée à être attaché à perpétuité sur un rocher... tandis que des vautours, mettons, viendraient crever à coups de bec son foie impie... vous voyez ce que je veux dire ?

– Ça pourrait se faire, fit Hypométhée avec satisfaction. Messieurs, voilà qui constituerait une fois pour toutes une punition exemplaire pour ce genre de... d'excentricités criminelles, ne trouvez-vous pas ? Quelqu'un a-t-il une objection ? Nous pourrions donc lever la séance.

*

– Et pourquoi, papa, vous l'avez condamné à mort, ce Prométhée ? demanda à Hypométhée, pendant le dîner, son fils Épiméthée.

– Tu ne peux pas comprendre, bougonna Hypométhée, tout en dévorant à belles dents un gigot de mouton. Sapristi, un gigot comme ça rôti, c’est rudement meilleur que cru ; il faut croire que le feu est tout de même bon à quelque chose... C’était pour des motifs d’intérêt public, tu comprends ? Où cela mènerait-il, si tout un chacun s’avisait impunément de produire quelque chose de nouveau et de grand?... Mais il manque encore à cette viande quelque chose... J’y suis ! s’écria-t-il joyeusement. Un gigot rôti, ça devrait se saler et se frotter d’ail. Voilà ce qu’il faut ! Ça, au moins, mon garçon, c’est une découverte ! Tu vois, ce n’est pas un Prométhée qui aurait eu cette idée-là !

Lidové noviny, 5 juin 1932

SUR LA DÉCADENCE DE L'ÉPOQUE

Tout était calme à l'entrée de la caverne. Les hommes étaient partis au petit jour, brandissant leurs javelots, en direction de Lascaux ou de Cro-Magnon, où l'on avait repéré les traces d'un troupeau de rennes; durant ce temps, les femmes ramassaient dans les bois les baies de canneberge, et seuls parvenaient de temps à autre leurs cris et leurs jacassements aigus; quant aux enfants, il y avait tout à parier qu'ils pataugeaient en bas dans le ruisseau. Du reste, qui pourrait les surveiller, ces garnements? De sacrés chenapans que c'étaient, pis que des sauvages. Le vieux Jeannot, l'homme des cavernes, profitant de ce calme exceptionnel, somnolait au doux soleil d'octobre; pour dire toute la vérité, il ronflait, et le nez lui sifflait; mais il faisait comme s'il ne dormait point, il avait tout l'air au contraire de monter la garde devant la caverne de la tribu, de régner sur elle, comme il sied à un vieux chef de famille.

La vieille Jeannette déploya une peau d'ours toute fraîche et se mit à la gratter à l'aide d'un silex tranchant. Cela doit se faire à fond, pouce après pouce... et non comme le fait la petite, pensa soudain grand-mère Jeannette; cette tête en l'air vous gratte ça à toute allure et ne pense ensuite qu'à courir cajoler les enfants et leur faire des mamours... et voilà une peau qui ne tiendra pas, se dit la vieille Jeannette, elle va moisir ou se dessécher; mais moi, je ne veux me mêler de rien, du moment que le fils laisse faire... C'est pourtant vrai,

la petite ne sait pas économiser. Et voyez-moi ça, cette fourrure qui est percée, là, juste au milieu du dos! Bonnes gens, frémit la vieille, quel est le crétin qui a été transpercer cet ours dans le dos? Du coup, toute la peau est fichue! Jamais mon mari n'aurait fait cela, se dit la vieille avec amertume, lui, il l'a toujours atteint à la gorge...

– Aaaaaah! geignit à ce moment le vieux Jeannot en se frottant les yeux. Pas encore de retour?

– Tu parles, grommela la vieille. Tu peux toujours attendre.

– Ah! ceux-là... soupira le vieillard encore endormi en clignant des yeux. Et où sont les femmes?

– Est-ce que je suis chargée de les surveiller? maugréa la vieille. Tu penses, en train de traîner quelque part.

– Aaaaah! bâilla grand-père Jeannot. Traîner. Au lieu de... disons, au lieu de faire ceci ou cela. Ah oui, nous voilà bien!

Le silence se fit; seule la vieille Jeannette, très vite, avec un zèle hargneux, raclait la peau toute fraîche.

– C'est bien ce que je dis, s'écria Jeannot en se grattant la nuque d'un air songeur. Tu verras qu'ils ne vont encore rien rapporter. Pas étonnant, avec leurs fichus javelots en os... Et moi je passe mon temps à répéter au fils: regarde un peu, aucun os ne peut être suffisamment dur et ferme pour servir à fabriquer des javelots! Même toi, une femme, tu dois bien l'admettre: aucun os, aucune corne n'a cette... n'a la même force de pénétration, forcément! Tu veux lancer ça dans de l'os; or, il est clair qu'avec un os tu ne peux briser de l'os! Tandis qu'un javelot de pierre comme celui-là... regarde-moi ça! Bien sûr, ça demande plus de travail, mais au moins, c'est un outil! Mais va donc essayer de faire comprendre ça au fils!

– Tu le sais bien, fit amèrement dame Jeannette. Aujourd'hui, plus personne ne se laisse commander.

– Mais enfin, je ne veux commander à personne! s'énerva le grand-père. Mais c'est qu'ils n'admettent même pas un conseil! Figure-toi qu'hier j'ai trouvé là sous un rocher

un beau fragment de silex tout plat. Il suffisait de le tailler un tout petit peu sur les bords pour qu'il soit plus tranchant, et ça te faisait une pointe de javelot, une vraie merveille. Je l'emporte donc à la maison et le montre au fils: « Regarde un peu, si c'est pas de la pierre, ça! – Bien sûr, qu'il répond, et qu'est-ce que vous voulez faire de ça, papa? – Ben, dis-je, on pourrait la façonner pour un javelot. – Allons donc, papa, qu'il fait, qui est-ce qui va s'amuser à tailler et à bricoler ça? Nous en avons plein la caverne, de tout ce vieux bric-à-brac; et de toute façon ça ne sert à rien. Qu'on l'attache comme on veut, ça ne tient même pas sur une lance, alors à quoi bon? » Des paresseux, voilà ce qu'ils sont, cria brutalement le vieux. Aujourd'hui ça n'intéresse plus personne, de travailler comme il faut un bout de silex, voilà tout! La facilité d'abord! Bien sûr, une pointe comme celle-là se fait en moins de rien, mais aussi ça casse tout le temps. Qu'est-ce que ça fait, dit le fils, on en remet une neuve et voilà tout. Oui, mais où iront-ils comme ça? S'il leur faut toutes les secondes un nouveau javelot! A-t-on jamais vu ça, dis-moi un peu? Une bonne pointe de silex, ma vieille, ça devait durer des années et des années! Mais je te dis, on finira bien par m'écouter: ils seront bien heureux un jour d'en revenir à nos bonnes vieilles armes de pierre! C'est pourquoi je garde tout ce que je peux ramasser: des vieilles flèches, des massues, des couteaux de silex. Et on appelle ça du bric-à-brac!

Le vieil homme s'étouffait presque de chagrin et d'indignation.

– Tu vois, s'écria dame Jeannette pour l'amener à d'autres pensées. C'est la même histoire qu'avec ces peaux. « Maman, me fait la petite, à quoi sert de tant racler, c'est du travail pour rien; essayez donc une fois de traiter la peau avec de la cendre, au moins ça ne dégage pas d'odeur. » Tu vas peut-être m'apprendre, fit la vieille rudement à l'adresse de sa belle-fille absente, j'en sais quand même plus que toi! De tout temps on n'a cessé de gratter les peaux, et il fallait voir quelles peaux c'étaient! Évidemment, si c'est pour toi

du travail inutile... Pourvu seulement qu'ils en fassent le moins possible ! Et c'est uniquement pour ça qu'ils ne cessent d'inventer ou de transformer... Traiter la peau avec de la cendre ! Qui a jamais entendu chose pareille ?

– Tu vois bien, bâilla Jeannot. Évidemment, notre façon de faire, ce n'est plus assez bon pour eux. Il paraît aussi que les armes en pierre, ce n'est pas commode à manier. Ça, c'est vrai, nous, la commodité, on ne s'en est jamais tellement souciés... Mais c'est que maintenant, oh là là ! il ne s'agirait pas d'abîmer nos précieuses menottes ! Dis-moi un peu, où allons-nous comme ça ? Tu n'as qu'à voir les enfants d'aujourd'hui. « Laissez-les donc, grand-père, que dit la belle-fille, ils peuvent bien s'amuser ! » Oui, et qu'est-ce qu'on va en faire plus tard ?

– Si au moins ça ne faisait pas un tel boucan, se plaignit la vieille femme. C'est fou ce qu'ils peuvent être mal élevés !

– La voilà, l'éducation actuelle, sermonna le vieux Jeannot. Et si je m'avise par-ci par-là de dire quelque chose au fils, il me fait : « Papa, vous ne pouvez plus comprendre cela, aujourd'hui les temps ont changé, nous vivons une autre époque. » Et même il paraîtrait qu'avec ces armes en os, le progrès n'a pas dit son dernier mot. Un jour, qu'il dit, les gens en viendront à employer un matériau encore plus *ad hoc*. Là, pour le coup, c'est trop fort : comme si on avait jamais vu un matériau solide autre que la pierre, le bois ou l'os ! Tu dois reconnaître toi-même, si stupide sois-tu, que... que... que cela dépasse toutes les limites !

Les bras de dame Jeannette lui en tombèrent.

– Où penses-tu, toi, fit-elle, qu'ils vont chercher toutes ces stupidités ?

– Eh bien, il paraît que c'est moderne, marmonna le vieillard édenté. Écoute voir : dans cette direction, à quatre jours de route d'ici, on a signalé l'apparition de je ne sais quelle nouvelle tribu, une bande de métèques, et il paraît qu'ils font comme ça. Si tu veux le savoir, toutes ces idioties, nos enfants les tiennent d'eux. Ces armes en os et tout

le reste. Et même... et même ils les leur achètent! cria-t-il furieux. En échange de nos bonnes fourrures! Comme si jamais rien de bon pouvait venir d'étrangers. Surtout, ne jamais se frotter à aucune canaille étrangère! S'en tenir en tout et pour tout à la vieille expérience de nos ancêtres: l'étranger, il faut lui sauter dessus et lui faire son affaire, ni une ni deux. De tout temps ça s'est passé comme ça: pas d'histoire, à liquider. «Mais voyons, papa, que dit le fils, aujourd'hui la situation a changé, on pratique maintenant l'échange des marchandises!» L'échange des marchandises! Quand je massacre quelqu'un et lui prends ce qu'il a, eh bien, je reçois ses produits et ne lui donne rien en échange. Je t'en ficherais, des échanges! «Mais papa, dit le fils, vous payez alors en vies humaines, et c'est très regrettable!» Tu vois ça d'ici: il paraît qu'il est regrettable de perdre des vies humaines! Les voilà, les idées actuelles! grommela le vieil homme d'un air dégoûté. Des lâches qu'ils sont, rien de plus. Pertes de vies humaines! Et dis-moi un peu comment arriveront à se nourrir tant de gens, s'ils ne se tuent pas un peu? Pense que des rennes, il n'y en a déjà pas des tas, que diable! C'est bon, ça leur fait mal au cœur de perdre des vies humaines; mais le respect de la tradition, ils s'en fichent, ils n'ont aucun égard pour leurs ancêtres et leurs parents. C'est une véritable calamité, jeta brutalement le grand-père Jeannot. L'autre jour, je surprends l'un de ces morveux en train de gribouiller à l'argile sur le mur de la caverne un dessin de bison. Je lui flanque une gifle, mais voilà que le fils s'en mêle: «Laissez-le donc; ne voyez-vous pas que ce bison a l'air d'être vivant?» C'est tout de même un peu raide! Est-ce qu'on a jamais vu s'amuser aussi bêtement? Si tu n'as rien à faire, mon garçon, prends un silex et taille-le, mais ne te mets pas à peindre des bisons sur le mur! Je demande un peu, des stupidités pareilles!

Madame Jeannette pinça les lèvres d'un air sévère.

– S'il ne s'agissait encore que de bisons, laissa-t-elle échapper au bout d'un moment.

- Qu’y a-t-il encore ? questionna le grand-père.
- Non, rien, se défendit dame Jeannette. Ça me fait honte de le dire... Bon, se décida-t-elle soudain, si tu veux le savoir, ce matin j’ai trouvé dans la caverne... un morceau de défense de mammoth. Sculpté en forme de... de femme nue. Les seins et le reste, tu t’imagines un peu ?
- Allons donc, s’étonna le vieillard. Et qui a bien pu sculpter cela ?

Madame Jeannette haussa les épaules, scandalisée.

– Qui sait. L’un des jeunes, sans doute. J’ai jeté ça au feu, mais... Si tu avais vu les seins que ça avait ! Pouah !

– Non, ça ne peut continuer ainsi, lança le grand-père Jeannot. C’est de la dépravation ! Tu vois, cela leur vient de ce qu’ils taillent toutes les choses possibles et imaginables dans de l’os ! Ce n’est pas à nous que serait venue l’idée d’une effronterie pareille, parce que faire ça avec du silex, ç’aurait plutôt donné du mal. Voilà où ça nous mène ! Elles sont belles, leurs découvertes ! Ils ne cesseront d’inventer, ils ne cesseront d’apporter du nouveau, jusqu’au jour où ils détruiront tout, où ils réduiront tout à néant ! Et moi je dis, proclama Jeannot, l’homme des cavernes, dans un élan d’inspiration prophétique, que cela ne saurait longtemps se faire attendre !

Lidové noviny, 24 décembre 1931

COMME AU BON VIEUX TEMPS

Le citoyen thébain Eupator, vannier de son état, était assis dans sa petite cour et tressait ses corbeilles, lorsqu'il vit accourir son voisin Philagore, qui du plus loin qu'il put lui cria :

– Eupator, Eupator, laisse là tes corbeilles et écoute ! Il se passe des choses très graves !

– Où y a-t-il le feu ? s'enquit Eupator, qui semblait disposé à se lever.

– C'est pis que le feu, dit Philagore. Sais-tu ce qu'il s'est passé ? Ils veulent porter plainte contre notre chef Nicomaque ! Les uns disent qu'il s'est rendu coupable d'intrigues avec les Thessaliens, et d'autres prétendent qu'on lui fait grief de je ne sais quelles relations avec le parti des Mécontents. Dépêche-toi, nous nous attroupons sur l'Agora !

– Et qu'irais-je faire sur l'Agora ? demanda Eupator d'un air indécis.

– Mais c'est d'une importance capitale ! parlements Philagore. Il y a déjà là-bas quantité d'orateurs ; les uns prétendent qu'il est innocent, alors que les autres affirment qu'il est coupable. Viens un peu écouter ce qu'ils disent !

– Attends, dit Eupator, que je finisse au moins ce panier. Et dis-moi, de quoi au juste est-il coupable, ce Nicomaque ?

– Justement, c'est ce qu'on ignore, fit le voisin. Les uns disent ceci, les autres cela, mais les autorités se taisent, soi-disant que l'enquête n'est pas encore terminée. Mais il y a

une de ces pagailles sur l'Agora, si tu voyais ça! Il y en a qui crient que Nicomaque est innocent...

– Minute! Comment peuvent-ils crier qu'il est innocent alors qu'ils ne savent pas de façon absolument certaine de quoi il est coupable?

– Ça ne fait rien; chacun entend dire quelque chose et se contente de répéter ce qu'il a entendu. On peut bien répéter ce qu'on a entendu, je suppose? Pour ma part, je suis porté à croire que Nicomaque a voulu nous livrer aux Thessaliens; il y en avait un là-bas qui était de cet avis, et il racontait qu'une personne de ses connaissances avait vu je ne sais quelle lettre. Mais un autre disait que c'est là une cabale contre Nicomaque, et que soi-disant il sait des choses là-dessus... il paraît que les autorités de la cité seraient même dans le coup. Tu entends, Eupator? Maintenant la question est de...

– Attends, fit le vannier. La question est celle-ci: les lois que nous nous sommes données sont-elles bonnes ou mauvaises? Quelqu'un a-t-il parlé de cela sur l'Agora?

– Non, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit: il s'agit de Nicomaque.

– Et quelqu'un a-t-il dit sur l'Agora que les hommes d'État chargés d'enquêter sur Nicomaque sont mauvais et injustes?

– Non, on n'a pas du tout parlé de cela.

– De quoi donc a-t-on parlé?

– Mais je ne fais que te le dire: de savoir si Nicomaque est coupable ou non coupable.

– Écoute, Philagore: imagine que ta femme ait une discussion avec le boucher, sous prétexte que celui-ci ne lui a pas servi exactement une livre de viande, que feras-tu?

– Je soutiendrai ma femme.

– Mais non: tu iras voir si les poids dont se sert le boucher sont justes.

– J'aurais trouvé ça tout seul, mon vieux.

– Tu vois bien. Après quoi tu regarderas si la balance fonctionne comme il faut.

– Pas besoin non plus de me dire ça, Eupator!

– J'en suis fort aise. Et si les poids et la balance sont justes, tu regarderas combien pèse ce morceau de viande, et tu verras tout de suite si c'est ta femme ou le boucher qui a raison. Il est curieux, Philagore, que les gens soient plus avisés lorsqu'il s'agit de leur morceau de viande que lorsqu'il s'agit des affaires publiques. Est-ce que Nicomaque est coupable ou non coupable? Cela se verra sur la balance, si la balance est juste. Mais si l'on veut peser correctement, on ne doit pas souffler sur les plateaux de la balance pour la faire pencher d'un côté ou de l'autre. Pourquoi prétendez-vous que les hommes d'État chargés d'enquêter sur cette affaire Nicomaque sont des imposteurs ou je ne sais quoi?

– Personne n'a dit cela, Eupator.

– J'ai cru que vous ne leur faisiez pas confiance; mais si vous n'avez aucune raison pour cela, pourquoi, grands dieux, leur soufflez-vous sur les plateaux? De deux choses l'une: ou bien ça vous est complètement égal que la vérité se découvre ou non, ou bien c'est là pour vous une excellente occasion de vous diviser en deux clans et de vous quereller. Que le diable vous emporte, Philagore, tous autant que vous êtes; moi, je ne sais si Nicomaque est coupable, mais vous tous, vous êtes sacrément coupables de prendre ainsi plaisir à troubler le cours de la justice. C'est curieux comme les verges peuvent être mauvaises cette année; elles plient comme des ficelles, mais elles n'ont aucune résistance. Il devrait faire plus chaud, Philagore; mais cela, c'est l'affaire des dieux, non de nous autres, hommes.

Lidové noviny, 3 août 1926

THERSITE

La nuit était tombée, et les Achéens s'étaient rapprochés tout autour du feu.

– Impossible encore de s'enfiler ce mouton, s'exclama Thersite en se curant les dents. Cela m'étonne de vous, Achéens, que vous vous laissiez faire. Je donne tout à parier qu'eux, ils ont eu à dîner pour le moins de la côtelette d'agneau ; mais évidemment, pour nous les vétérans, un bouc puant est bien assez bon. Ah ! mes amis, quand je repense au mouton qu'on faisait chez nous en Grèce...

– Laisse donc, Thersite, grommela le père Eupator. La guerre, c'est la guerre.

– La guerre, fit Thersite. Dis-moi un peu, qu'est-ce que tu appelles « la guerre » ? Le fait qu'on lambine depuis bientôt dix ans pour des ronds de carottes ? Je vais vous dire, moi, les jeunes ; tout ça, ça n'a rien de commun avec une guerre ; ces messieurs les généraux et autres dignitaires ont voulu tout simplement se payer une excursion aux frais de l'État ; et nous, les vétérans, nous n'avons qu'à rester bouche bée, à contempler une espèce de paltoquet, un blanc-bec à peine sorti des jupons de sa mère, qui déambule dans tout le camp en se pavanant avec son bouclier. Voilà, mon gars.

– Tu veux parler d'Achille fils de Pélée, fit le jeune Laomédon.

– Celui-là ou un autre, clama Thersite. Tous ceux qui ont les yeux en face des trous savent bien à qui je pense.

Messieurs, qu'on ne nous raconte pas d'histoires: s'il ne s'agissait que de conquérir cette fichue Troie, il y a longtemps qu'elle serait à nous. Il suffisait d'éternuer un bon coup pour la faire tomber en poussière. Pourquoi ne tente-t-on pas un assaut contre la porte principale? Vous savez, un de ces énormes vacarmes avec tout le tremblement, cris, imprécations, chants de guerre... ça serait fini en moins de rien.

– Hum, grommela le pondéré Eupator. Ce n'est pas avec des cris qu'on fera tomber Troie.

– En quoi tu te trompes fort, claironna Thersite. N'importe quel enfant pourra te dire que les Troyens sont une bande de lâches, de couards, de voyous, de guerriers à la manque. Il suffirait de leur montrer une bonne fois pour toutes qui nous sommes, nous, les Grecs! Vous les verriez alors se traîner et supplier pour demander grâce! Il suffirait de temps en temps de s'attaquer aux Troyennes quand elles vont le soir chercher de l'eau...

– Attaquer les femmes, fit le Mégarien Hippodamos en haussant les épaules, cela ne se fait pas, Thersite.

– La guerre, c'est la guerre, clama Thersite bravement. Tu m'as l'air d'être un fier patriote, Hippodamos! Tu penses que nous allons gagner la guerre comme ça, parce que Sa Seigneurie Achille organise une fois tous les trois mois une démonstration de lutte avec ce bagarreur d'Hector? Mais, mon ami, ces deux-là sont de mèche, ils ont bien gentiment monté leur coup; leurs combats singuliers, c'est le numéro du soliste, c'est pour faire croire à tous ces bleus que ces deux-là se battent pour les défendre! Holà, Troie, holà, Hellade, venez un peu renifler de près ces messieurs les héros! Nous autres, eh bien, nous sommes les derniers des derniers; toutes nos calamités, ça compte pour rien, pas même un chien ne nous fera l'honneur d'un aboiement. Je vais vous dire une chose, Achéens: si Achille fait le héros, c'est pour ramasser toute la crème et nous frustrer des honneurs de la guerre; il voudrait qu'on ne parle que de lui,

comme si c'était lui qui avait tout fait et les autres, tintin. Voilà, les jeunes. Si cette guerre-là traîne en longueur, c'est uniquement pour que monsieur Achille puisse bomber le torse comme s'il était Dieu sait quel héros. Je m'étonne que ça ne vous frappe pas.

– Dis-moi un peu, Thersite, s'exclama le jeune Laomédon, qu'est-ce qu'il t'a fait au juste, Achille ?

– À moi ? Absolument rien, lança Thersite d'un ton irrité. Qu'est-ce que j'ai à voir avec lui ? Si tu veux le savoir, je ne lui parle même pas ; mais tout le monde commence à en avoir plein le dos, de voir comme ce gars-là fait l'important. Exemple : ses crises de mauvaise humeur sous sa tente. Nous vivons l'un de ces moments historiques où l'honneur de toute l'Hellade est en jeu, le monde entier a les yeux fixés sur nous ; et que fait monsieur le héros ? Il se prélassa sous sa tente, soi-disant qu'il n'ira pas au combat. C'est peut-être nous qui allons à sa place nous décarcasser pour le moment historique et l'honneur de toute l'Hellade ? Vous avez là un exemple : quand ça menace de tourner au vinaigre, Achille file sous sa tente et joue à l'offensé. Fi donc, quelle comédie ! Vous les avez là, les héros de la nation : rien qu'une bande de lâches !

– Je ne sais, Thersite, rétorqua le loyal Eupator. Achille est paraît-il gravement offensé de ce qu'Agamemnon a renvoyé à ses parents son esclave, Briséis ou Chryséis, un nom dans ce genre. Le fils de Pélée en fait une affaire de prestige, mais moi je pense qu'il aimait vraiment cette jeune fille. Mon vieux, ce ne peut être de la comédie.

– C'est à moi que tu veux faire avaler ça, fit Thersite. Je sais tout de même bien, moi, comment ça s'est passé. Agamemnon lui a tout simplement chipé la fille, on connaît ça ! Vous pensez, il possède des bijoux volés à ne savoir qu'en faire, et il court après la femelle comme un vrai matou. On commence à en avoir assez, de ces femmes : c'est à cause de cette traînée d'Hélène que la guerre a commencé, et maintenant, voilà qu'on remet ça... Savez-vous qu'Hélène, ces

derniers temps, vit avec Hector? Décidément, celle-là, tout Troie l'aura eue, même ce vieux croulant de Priam qui a déjà un pied dans la tombe. Et c'est pour une dévergondée pareille que nous devons supporter tout ça et aller nous battre? Grand merci!

– On dit, fit timidement remarquer le jeune Laomédon, qu'Hélène est très belle.

– On l'a dit, lâcha dédaigneusement Thersite. Maintenant elle est plus que défraîchie, et en plus de ça, souillon comme pas une. Je ne donnerais pas pour elle un sac de fèves. Tenez, les jeunes, tout ce que je pourrais souhaiter à cet imbécile de Ménélas, c'est que nous gagnions la guerre et qu'on lui rende son Hélène. Toute la beauté d'Hélène, ce n'est que légende, imposture, et un peu de fard.

– Tu veux dire, Thersite, fit Hippodamos, que nous, Danaens, nous nous battons pour une simple légende?

– Mon cher Hippodamos, fit Thersite, il semble que tu n'y voies pas très clair dans tout ça. Si nous, les Hellènes, nous faisons la guerre, c'est premièrement pour que ce vieux renard d'Agamemnon puisse ramasser du butin à pleins sacs; deuxièmement, pour que ce gandin d'Achille puisse satisfaire son ambition effrénée; troisièmement, pour que cette canaille d'Ulysse puisse nous rogner sur les fournitures de guerre; et, finalement, pour qu'un vague chanteur de foire, un dénommé Homère, ou je ne sais au juste comment s'appelle ce vagabond, se laisse soudoyer avec quelques misérables deniers pour chanter la gloire des plus grands traîtres de la nation grecque, tout en couvrant de honte, s'il ne les passe pas carrément sous silence, les vrais, les modestes, les dévoués héros achéens que vous êtes. Voilà toute la vérité, Hippodamos.

– Les plus grands traîtres! fit Eupator. Il me semble, Thersite, que tu y vas un peu fort.

– Eh bien, si vous voulez le savoir, finit par lâcher Thersite en baissant la voix, je possède, moi, des preuves de leur trahison. C'est très grave, messieurs: je ne vous dirai pas tout ce que

je sais, mais mettez-vous bien ça dans le crâne : nous sommes vendus. Vous n'avez qu'à voir par vous-mêmes : comment expliquer que nous, les Grecs, la nation la plus vaillante et la plus civilisée de la terre, nous n'ayons pas depuis longtemps réussi à nous emparer de cette maudite Troie, à mettre au pas tous ces mendigots et ces galopins d'Ilion, si nous n'étions trahis depuis des années et des années ? Est-ce que tu penserais par hasard, Eupator, que nous sommes des poltrons ou des chiens, pour ne pas avoir depuis longtemps réglé son compte à cette misérable Troie ? Les Troyens seraient-ils par hasard meilleurs soldats que nous ? Écoute-moi, Eupator : si c'est là ton opinion, alors c'est que tu n'es pas un Grec, tu n'es qu'un vulgaire Épirote ou bien un Thrace. Un Grec authentique, un vrai homme de l'Antiquité, se doit de souffrir devant le spectacle de la honte et de la vilenie dans laquelle nous vivons.

– C'est vrai, émit pensivement Hippodamos, que cette maudite guerre traîne à n'en plus finir.

– Tu vois bien, s'exclama Thersite. Et moi je vais te dire pourquoi : c'est que les Troyens ont des alliés et des hommes de main parmi nous. Vous voyez sans doute qui je veux dire.

– Qui donc ? fit Eupator, le prenant au mot. Puisque tu as commencé, tu dois aller jusqu'au bout, Thersite.

– Je n'aime guère parler de cela, se défendit Thersite. Vous qui me connaissez, Danaens, vous savez que je ne tiens pas aux racontars ; mais puisque vous pensez que c'est une affaire d'intérêt public, alors j'ai une chose grave à vous apprendre. L'autre jour, j'étais en discussion avec quelques bons et vaillants Grecs ; en bon patriote que je suis, je me mets à parler de la guerre, de l'ennemi, et, n'écoutant que ma franche nature de Grec, je déclare que les Troyens, nos ennemis mortels et jurés, ne sont qu'une bande de lâches, de bandits, de vauriens, de gueux et de rats, que leur Priam n'est qu'un vieillard sénile, et leur Hector, un couard. Vous admettez tout de même, Achéens, que c'est là la bonne façon grecque de penser. Or voilà que soudain Agamemnon

sort de l'ombre – il n'a même pas honte d'espionner! – et qu'il me fait: «Doucement, Thersite; les Troyens sont de bons soldats. Priam est un honnête vieillard, et quant à Hector, lui, c'est un héros.» Sur quoi il a tourné les talons et disparu avant que j'aie pu le traiter comme il le méritait... Messieurs, j'en suis resté soufflé. Et voilà, me suis-je dit, d'où vient le vent! Maintenant, nous savons quel est celui qui sème dans notre camp le désordre, la démoralisation et la propagande ennemie! Comment pouvons-nous dans ces conditions gagner la guerre, alors que ces misérables Troyens ont leurs gens, leurs partisans, dans notre camp, et même pis, jusque sous la tente de notre état-major? Et vous pensez, Achéens, qu'un traître de cette espèce va faire son travail de sape comme ça, pour des prunes? Bien sûr que non, vous pensez bien que s'il se met ainsi à couvrir de fleurs nos ennemis héréditaires, il ne le fait pas gratis; il a dû pour ça, les gars, toucher des Troyens la forte somme. Vous n'avez qu'à faire un peu le rapprochement, vous autres jeunes: la guerre dure à plaisir, Achille reçoit une offense comme par un fait exprès, on n'entend plus dans notre armée que lamentations et rouspétances, partout se répand l'indiscipline – bref, nous nageons en plein dans l'ordure. Où que vous tourniez les yeux, vous tombez sur un traître, un vendu, un métèque ou un trafiquant. Et pour peu que vous perciez leurs manigances, ils vous diront que vous êtes un provocateur et un fomenteur de troubles. Voilà tout ce qu'on gagne à vouloir, sans clins d'œil à droite ou à gauche, servir uniquement notre nation, son honneur et sa gloire! Oui, nous voilà frais, nous les Grecs de l'Antiquité! Plus qu'à essayer de ne pas suffoquer dans toute cette boue! Si on écrit plus tard sur notre époque, on pourra dire que ç'a été l'époque où la nation a connu son avilissement le plus profond, une époque de honte, de mesquinerie et de trahison, d'esclavage et de désordre, de lâcheté, de corruption et de dépravation des mœurs...

– Personne n’y changera rien, bâilla Eupator. Et moi je vais au lit. Bonne nuit tout le monde!

– Bonne nuit, fit cordialement Thersite. N’est-ce pas qu’on a rudement bien discuté aujourd’hui?

Lidové noviny, 22 novembre 1931

AGATHON OU DE LA SAGESSE

Les académiciens de Béotie avaient invité d'Athènes le philosophe Agathon pour une série de conférences sur la philosophie. Bien qu'Agathon n'eût rien d'un orateur éminent, il accepta l'invitation, désireux de contribuer dans la mesure de ses forces à l'expansion de la philosophie, qui, aux dires d'un historien, «semblait sur son déclin». Il arriva en Béotie le jour fixé, mais il était encore tôt; Agathon s'en alla donc au petit jour faire une promenade autour de la ville, et il prit plaisir à contempler le vol des hirondelles tournoyant au-dessus des toits.

À huit heures précises, il se rendit dans la salle de conférences, mais la trouva presque vide; cinq ou six hommes tout au plus étaient assis sur les bancs. Agathon prit place à la chaire et résolut d'attendre un moment l'arrivée d'un plus grand nombre d'auditeurs; en attendant, il déploya le rouleau de parchemin qu'il avait apporté pour le lire, et il s'y absorba.

Ce parchemin contenait tous les problèmes fondamentaux de la philosophie; il débutait par une théorie de la connaissance, donnait une définition de la vérité, rejetait d'une critique acerbe les opinions erronées, c'est-à-dire toutes les philosophies de la terre à l'exception de celle d'Agathon, et présentait un schéma des Idées supérieures. Quand Agathon en fut rendu là, il leva les yeux et constata que le nombre total des auditeurs était de neuf; il fut pris alors de colère et de chagrin, et, frappant la table de son parchemin, il commença en ces termes:

« Mesdames, messieurs, ou plus exactement *andres Boïotikoï*, il ne paraît pas que votre ville éprouve un intérêt extrême pour les nobles questions dont nous nous proposons de vous entretenir. Je sais, hommes de Béotie, que vous êtes actuellement occupés par les élections à la Boulè locale, et que dans un moment pareil il n'est point de place pour la sagesse, ni même pour la raison ; les élections, c'est une bonne occasion pour les gens doués d'intelligence. »

À ce moment, Agathon fit une pause et réfléchit quelque temps.

« Un instant, reprit-il ; il vient de m'échapper des lèvres quelque chose sur quoi je n'ai pas médité auparavant. J'ai prononcé trois mots : intelligence – raison – sagesse. Je les ai dits dans un accès d'irritation. Tous trois signifient une certaine faculté de l'intellect ; j'ai conscience qu'ils ont un sens tout à fait différent, mais je ne saurais guère dire en quoi ils se distinguent. Excusez-moi, je reprendrai mon sujet tout à l'heure ; mais je me dois d'éclaircir ne serait-ce qu'un peu ces trois mots-là.

« C'est clair, poursuivit-il au bout d'un moment ; le contraire de l'intelligence est la bêtise, tandis que le contraire de la raison est la folie. Mais quel est le contraire de la sagesse ? Il existe des pensées, messieurs, qui ne sont ni intelligentes, car elles sont trop frustes, ni raisonnables, car elles s'apparentent aux divagations de la folie, et qui pourtant sont sages. La sagesse ne ressemble ni à l'intelligence ni à la raison.

« Hommes de Béotie, dans la vie courante vous vous souciez comme d'une guigne, comme on dit en grec, de la définition des concepts, et cependant vous les distinguez clairement. Vous dites de quelqu'un que c'est un voleur intelligent ; mais jamais on ne parlerait d'un voleur raisonnable, ou même d'un sage voleur. Vous faites l'éloge de votre tailleur parce qu'il a des prix raisonnables, mais vous n'allez pas dire qu'il a des prix sages. Il y a là de toute évidence une certaine différence qui vous empêche de confondre les mots.

« Si vous dites de quelqu'un que c'est un paysan intelligent, vous entendez visiblement par là qu'il sait bien faire la vente au marché; si vous émettez l'opinion que c'est un paysan raisonnable, vous voulez dire alors qu'il s'y connaît de façon générale dans la gestion de ses affaires; mais si vous l'appellez un sage paysan, cela alors peut signifier qu'il sait bien vivre, qu'il en connaît long, et qu'il est capable de vous donner un conseil avec sérieux et intérêt.

« Ou bien, autre exemple: un politicien intelligent peut tout aussi bien être un parfait gredin et un ennemi de la République; mais si vous parlez d'un politicien raisonnable, cela voudra dire qu'il sait mener les affaires dans l'intérêt de tous et de façon digne d'éloges; tandis qu'un sage politicien, messieurs, vous sentez tous ce que c'est... bref, c'est celui qu'on appellera le "père de la patrie" ou quelque chose d'analogue. On peut constater, d'après cela, que la sagesse contient quelque chose qui vient tout spécialement du cœur.

« Quand je dis de quelqu'un qu'il est intelligent, je désigne par là une particularité remarquable; c'est comme si je disais par exemple que l'abeille possède un aiguillon ou l'éléphant une trompe. Je dirai dans un tout autre sens que l'abeille est laborieuse ou que l'éléphant est extrêmement puissant; il y a là en quelque sorte un acte d'appréciation, j'estime cette force, mais je n'estime pas une trompe. Je dirai sur le même plan de quelqu'un qu'il est raisonnable. Mais si je dis qu'il est sage, c'est là, mes amis, tout autre chose; c'est comme si je disais que j'ai de l'affection pour lui. En somme, l'intelligence, c'est un don ou bien un talent; la raison, c'est une supériorité, on peut dire aussi une force; mais la sagesse, c'est une vertu.

« Et maintenant je connais la différence entre ces trois mots. L'intelligence est ordinairement cruelle, malveillante et égoïste; elle recherche chez le voisin son point faible et se fait fort de l'exploiter à son avantage; elle mène au succès.

« La raison est souvent dure envers l'homme, mais elle est juste dans ses desseins; elle recherche l'intérêt général;

si elle découvre chez le voisin un point faible ou peu développé, elle s'efforce d'éliminer ce manque par l'enseignement ou la discipline; elle conduit à la réforme.

«La sagesse ne peut être dure, car elle est toute bienveillance et sympathie; elle ne recherche même plus l'intérêt général, car elle est trop attachée aux hommes pour pouvoir s'attacher à quelque autre dessein; si elle découvre la faiblesse ou la misère du voisin, elle lui octroie son pardon et son amour; elle conduit à l'harmonie.

«Hommes de Béotie, avez-vous déjà entendu qualifier de sage un homme malheureux? ou un plaisantin? ou un homme bilieux et déçu? Pourquoi, me direz-vous, est-il d'usage, tout au moins dans la vie non philosophique, d'appeler "sage" un homme qui s'efforce d'ignorer la haine et qui vit en bonne entente avec le monde? Répétez-vous en vous-mêmes, un grand nombre de fois, le mot "sagesse"; dites-vous ce mot lorsque vous êtes dans la joie ou dans la douleur, fatigués, irrités et impatients; vous entendrez en lui résonner la tristesse, mais une tristesse déjà apaisée; la joie, mais une joie infiniment et délicatement renouvelée; la lassitude, mais une lassitude riche d'impulsions, une patience et un pardon sans bornes; et tout cela, mes amis, crée un son voluptueux et angossé, c'est la voix même de la sagesse.

«Oui, la sagesse est en quelque sorte une angoisse. La raison, l'homme peut la faire pénétrer tout entière dans son œuvre, il peut la mettre en pratique grâce à son travail. Mais la sagesse, elle, demeurera constamment au-dessus de toute œuvre. L'homme sage est comme un jardinier qui fume une plate-bande ou attache les rosiers aux tuteurs, et, ce faisant, songe à quelque divinité. Son œuvre jamais ne renferme ni n'incarne la sagesse qui est en lui. La raison est dans l'acte, mais la sagesse est dans le vivre.

«Les poètes et artistes doués de sagesse peuvent cependant faire pénétrer dans leur œuvre ce vivre même; ils n'expriment pas leur sagesse en actes, mais directement dans

le vivre. C'est là que réside le prix tout particulier de l'art, qui n'a rien de comparable au monde.

« Eh bien, je me suis complètement écarté de mon programme. Que me reste-t-il à dire ? Puisque la sagesse réside dans le vivre et non dans les pensées, il est donc inutile que je vous lise mon parchemin. »

Lípa, 1^{er} avril 1920